

Hélène M. Julien. *Le Roman de Karin et Paul : Le Journal de Catherine Pozzi et les Cahiers de Paul Valéry*. Paris, L'Harmattan, collection Critiques littéraires, 2000. 268 pages.
ISBN : 2-7384-9770-5

Difficile d'échapper à un très léger sentiment de voyeurisme en lisant cette étude au sujet des rapports qui se tissent au niveau de l'écriture entre Catherine Pozzi et Paul Valéry. Hélène Julien ne s'attarde pas indûment à la nature du lien amoureux qui joint ces deux êtres entre 1920 et 1928. Cependant, pour ceux (dont je fais partie) qui ont été fascinés par la pensée valéryenne et qui, malgré une lecture minutieuse des *Cahiers*, n'y ont pas décelé l'existence de cette présence en filigrane, un remaniement perceptuel risque de s'imposer. Pour décoder un texte, faut-il donc des éléments de la réalité, de cette réalité que masque plutôt que ne révèle le texte?

Le rôle de la fiction dans l'entreprise littéraire irrigue ce livre de Julien. Il se lit agréablement et, malgré l'étendue de la matière, le plan de l'auteur demeure clair. Elle définit le genre du journal intime et explique comment cette définition encadre le *Journal* comme les *Cahiers*.

Dans un premier temps, elle compare les deux textes écrits au moment de la rencontre, de la cristallisation amoureuse. La manière de narrer diffère : voix théâtrale de Pozzi ; voix intellectualisante de Valéry, chacune de ces fortes personnalités tentant de circonscrire l'impact de l'autre dans son réel. Le temps diffère. Elle en parle 10 jours après : lui, deux ans après. Mais la rencontre a eu lieu. La danse amoureuse s'exécute. Attirance. Recul. Passion. Amour. Incertitude. Déception. Véritable Carte du Tendre qui s'inscrit aussi au sein de leur écriture. Comme tous les amoureux, ils ont besoin de renommer et de se renommer pour trouver une voix commune. Hélas ! La tour est près de Babel. Pozzi a la malencontreuse idée de demander à Valéry de lire son Journal, de la reconnaître au niveau de l'écriture. Une création de Pygmalion qui pense être Pygmalion. Le vent vire. Silence de 10 jours. Valéry se transforme en Monsieur Teste, bien mécontent de « se voir voyant être vu ». . . Au lieu de créer une plus grande intimité, l'œil magique du livre, qu'il soit Cahier ou Journal, devient preuve tangible de la distance.

Dans la deuxième partie de son livre, Julien présente le *Journal* de Pozzi, en suit le mouvement d'élaboration du Moi, de la présupposition de la solitude pour l'entreprise de l'écriture jusqu'à l'admission que le Moi ne peut s'élaborer qu'en fonction d'un autre. Il lui faut un vis-à-vis, un miroir. Tour à tour le mari, l'amant mort, Valéry deviennent les garants, les garde-

fous dans cette création du moi par la force du lien fictionnel. Dans cette perspective, tout Moi est une fiction mais une fiction essentielle pour prévenir l'incohérence. Ce chapitre nous fait davantage connaître Pozzi, ses rêves en tant qu'écrivaine, le rôle que jouait le Journal dans sa vie. Sous son regard, une nouvelle dimension de Valéry se dessine où le corps de ce dernier est bien présent de même que ses vanités d'auteur. Pozzi elle-même gagne en épaisseur, ressemble parfois étrangement à son amant dans le rôle qu'elle accorde à l'esprit.

Dans le dernier chapitre, Valéry, en grand danger de devenir Monsieur Tout-le-Monde, replonge l'expérience amoureuse dans le miroir narcissique, remanie le mythe d'Orphée pour que son Eurydice n'ait pas à être en scène trop longtemps. Il s'essaie à écrire des embryons de romans à partir de cette expérience pour la transformer, on peut le supposer, en pensée. Il ne semble pas pour autant toujours dupe de ses efforts pour accommoder ses passions personnelles à son plan intellectuel. Comme Pozzi, il semble conclure que la fiction fait partie du réel et que l'autre est aussi installé dans ce territoire.

C'est plutôt à ce genre de questionnement que tente de répondre Julien en analysant méticuleusement, dans de courts textes, les pronoms personnels, les figures de style, les archétypes, voire la calligraphie de l'un et de l'autre. Sans lecteur, on n'écrit pas : le Moi éclate. Le pacte de sincérité à la base de l'entreprise d'écriture d'un journal intime ne suffirait pas pour sortir de la fiction.

Suzanne Legault
Université York